Kopie der ‚freiwilligen' Aussage des jungen SS-Mannes **Reinhardt JAGIENIAK** am 3. Oktober 1946 vor dem zuständigen Vernehmungsoffizier in Innsbruck, damals französisch besetzte Zone Österreichs.
(**Deutsche Übersetzung und Kommentar ab S. 4**)

N° 181

Quarante six, trois octobre .

LOPPENS christian

INNSBRUCK.

Appartenance à la Waffen SS. Massacres d' ORADOUR / Glane

JAGIENIAK, Reinhardt

Copie .

A la suite d'une information selon laquelle un certain JAGIENIAK, Reinhardt, hospitalisé à la Section ophtalmologie de l'Université d'INNSBRUCK, serait en possession de pièces d'identité insuffisantes et de caractere suspect .

Agissant en vertu des instructions de Monsieur le Chef de la Sureté du TYROL.

Procédons à l'interrogatoire du sus-nommé qui, amené à nos bureaux, nous déclare sur interpellations successives:

- 1 - sur son identité :

- Je me nomme JAGIENIAK, Reinhardt, né le 10/7/ 1928, à MUNSTERBERG (Silésie), de nationalité allemande, sans profession, parents décédés, célibataire .

- 2 - Sur les faits :

- Je me suis engagé dans les Waffen SS en Juillet 1942. J'ai agi à ce moment par idéalisme et convictions nationales socialistes peut-être parce que je n'étais pas assez informé sur ce qu'était en réalité la Waffen SS. Je vous fait d'ailleurs remarquer qu'à cette époque je n'étais âgé que de 14 ans

Etanr donné mon jeune age, je ne fus pas incorporé immédiatement malgré le vif désir que j'en avait, et ce n'est qu'en Janvier 1943 que je fus envoyé au Camp d'instruction paramilitaire de GOTTINGEN (saxe) j'y passais à peine deux mois, si mes souvenirs sont exacts, huit semaines . Après cette époque, je fus versé au camp d'instruction de VAAL, beaucoup plus militaire que le précédent, et qui constitua une étape générale dans notre entrainement, j'y restais à nouveau huit semaines et fut envoyé en Juin 1943 au camp d'instruction de HAMBOURG-LANGEHOREN, ou je subi une instruction intensive de combat . Je quittais ce camp complêtement entrainé le 5/1/44

Cantonné dans une caserne de HAMBOURG pendant trois semaines je fus alors affecté a la 18° SS Panzer grenadier division . qui partait peu de temps apres pour SCHWAZZENNEK sur la rive gauche de l'Elbe . Jy restait jusqu'en Février 1944, date à laquelle toute ma division fut transportée dans le sud de la France , mais je ne me rappelle pas exactement ou nous fumes débarqués .

Je crois bien cependant que la premiere ville française dont j'ai gardé le souvenir, se trouvait sur la côte méditéranéenne .

J'ai malheureusement oublié tous ces noms français. dont l(orthographe et la prononciation m'étaient étrangérs. et dont je n'ai en général jamais pu me souvenir .

Je sais en tout cas que peu de temps après notre arrivée en France, nous primes part à des actions contre le maquis du Vercors , j'ai du avec mon unité, m'être battu sept ou huit fois contre la Résistance . A cette époque, j'accomplissais mon devoir de combattant, et ne pourrais vous dire ce qu'il advenait des prisonniers que nous faisions, ils étaient en général conduits au P.C. de Compagnie, je ne sais ce que l'on en faisait, je crois cependant qu'un grand nombre d'entre eux etaient passés par les armes, le bruit en courait toutefois

au debut de Juin 1944, notre division se mit en marche pour la Bretagne, ou elle devait combattre en renfort des unités faisant front aux effectifs alliés de débarquement . Pour gagner nos positions, nous eumes à traverser une partie de la France Je me souvient tres bien des noms de LIMOGES et de TOULOUSE, mais à ma connaissance aucun événement particulier ne marqua notre passage dans les villes . D"ailleurs nous étions tellement habitués aux fusillades et combats quotidiens, le tout accompagné d'éxécutions capitales, qu'il est possible que rien de spécial ne m'ai frappé .

Ce que je n'ai pas oublié parce que ce village est res

dans mon souvenir, comme un nom particulièrement sanglant, c'est le village d'ORADOUR / Glane .

Quand nous arrivames à Oradour le dix juin 1944, nous marchions en soutien de la Division SS DAS REICH, et certains eléments de la SS DIVISION" HITLERJUNGEN " nous accompagnaient . Moi je faisait partie de la 18° SS Panzer division grenadier . Arrivés aux environs immédiats du village, notre commandant de compagnie choisit certains d'entre nous pour procéder aux perquisitions des maisons, tandis que les autres recevaient l'ordre d'encercler l'agglomération et de placer des armes automatiques en batterie pour faire feu sur tous ceux qui tenteraient de s'enfuir . Etant donné mon jeune age, je fus affecté au deuxième groupe, et je pris position avec ma mitrailleuse,Je ne conservais cette position qu'une demièheure environ puis je pénétrais dans le village . A ce moment aucune éxécution massive n'avait eu lieu et quelques coups de feu isolés avaient seulement été tirés . Si mes souvenirs sont exacts, il devait ^etre 14 heures environ , on ne procédait encore qu'à des visites domiciliaires, et à des perquisition. Beaucoup d'habitants pris de peur s'étaient réfugiés dans les caves et après avoir rejoint mes camarades, je me mis en devoir de les aider à rechercher ceux ou celles qui se cachaient .Ceux que je dénichais étaient poussés dans la rue et devaient se former en colonne sous la garde des SS. En ce qui me concerne, j'en ai bien poussé quatre ou cinq dans les rangs de la colonne.

Au cours de cette opération, je me rapelle même avoir du faire usage de mon fusil . Comme je faisais sortir un homme d'une maison , un de ceux qui stationnaient dans la rue, fis mine de faire résistance,J'ai cru qu'il voulait se jeter sur moi et les tuais d'un coup de fusil à bout portant. Dans toutes lews maisons avait lieu de semblables arrestations hommes et femmes étaient amenés dans la rue et formés en colonnes Quand celle ci fut constitué, elle fut dirigée sur la place du marché . Désirant me désaltérer, je ne la suivis pas immédiatement et vidais au préalable une boutielle de vin dans une maison , je fis également provisions de vin de jambon, de pain, et de saucisson, puis nous chargeames et ceci sur l'ordre de nos chefs, tous les objets qui présentaient pour nous de l'intérêt ou avaient pour nous une certaine valeur , tels que bicyclettes, machines à coudre, appareils de radio, machines à écrire, des couvertures,gramophones ainsi que certains meubles, des matelas, et de la batterie de cuisine. Nous fimes également main basse sur tout l'argent que nous trouvions, et vidames les poulaillers, tous ces ordres , je les éxécutaient de concert avec mes camarades .

Quand ce travail fut terminé, je me dirigeais vers la place du village, les hommes avaient été séparés des femmes et placés le long d'un mur avec des armes automatiques derrières eux et interdiction de se retourner ensuite ibs furent répartis dans plusieurs granges, tandis que le groupe des femmes restait sous la garde de mitrailleurs et de soldats armés de fusils .Pendant qu'elles statiqnnaient sur la place, des SS se mirent à éxécuter les hommes parqués dans les granges au moyen de Fuils-mitrailleurs et de mitrailettes . Les femmes d'ou elles étaient pouvaient voir le spectacle . Moi même je me trouvais à une trentaine de mêtres d'une grange le fusil chargé pf^et à faire feu sur quiconque tenterait de sortir, et ceci en raison des ordres reçus. Les femmes assistaient de loin à l'assassinat de leurs maris, freres ,fils ou pères se mirent à pousser des cris et quelques unes firent mine de leur porter secours .toute femme sortznt des rangs, était immédiatement abattue,les enfants faisant partie du groupe féminin hurlaient de peur. Tout le mon de pleurait .J'évaluait environ cinquante ou soixante le nombre des SS mitraillant l'intérieur des granges, l'opération dura à mon avis une dizaine de minutes. Quand elle fur terminée, le feu fut mis aux granges au moyen de lance flammes. Pendant qu'elles brûlaient, je me tenait avec d'autres SS, l'arme prête a tirer sur quiconque aurait essayé de fuir les granges qui brulaient. Je dois reconnaitre que je tirais à deux reprises qur deux hommes qui tentaient de sortir des incendies, probablement n'avaient ils pas été tués par les rafales d'armes automatiqes qui avaient précédé le feu .Nous avons tirés à plusieurs à la fois, et s'il tombèrent sous nos balles, je ne puis préciser si la responsabilité m'en incombe particulièrement .

Quand aucun signe de vie ne se manifesta plus dans les granges et que les cris des hommes se furent arrtés, nous formames une chaine autour du groupe des femmes, qui furent ainsi poussées dans l'église. SI mes souvenirs sont exacts, il y avait également un curé . En tout cas je

me rappelle très bien le détail que vous me mentionnez, à savoir que certaines femmes poussaient des bébés dans des voitures d'enfant. Quand tout le monde eu pénétré dans l'église, les portes furent fermé es . Je ne me souvient plus si auparavant des rafales d'armes automati ques furent tirées dans l'église , comme ce fut le cas pour les grange mais cela est bien possible . Ensuite de l'essence fut jetée à l'intém ieur de l'église par les vitraux brisés, et le feu y fu mis au moyen de lance flamme. Personnellement, je ne suis pas resté auprès de l'é glise le temps qu'elle brula, je suis cathélique, et ne pouvait suppor- ter les hurlement de ces gens qui brulaient vifs dans une église . Quelques femmes tentèrent de s'échapper par les fenêtres avec leur en- fant, elles furent tuées à coups de mitrailettes .

Je redescend s ensuite dans le village . Vers dix sept heres , si je me soubient bien, nous recumes l'ordre d'y mettre le feu également, ce fut rapidement fait , nous transportames tous de la paille , arro sames d'essence et l'incendie fut allumé . Personnelement , je parti- cipa is à toutes ces opérations, car j'en avait reçu l'ordre. Dans la soirée je quittais ORADOUR en camion pour aller au village voisin, je crois que ce village s'appelle NIEUL . J'y logeais dans une école avec des camarades, avant de nous coucher, nous avons mangés et bu le vin que nous avions pris à ORADOUR .

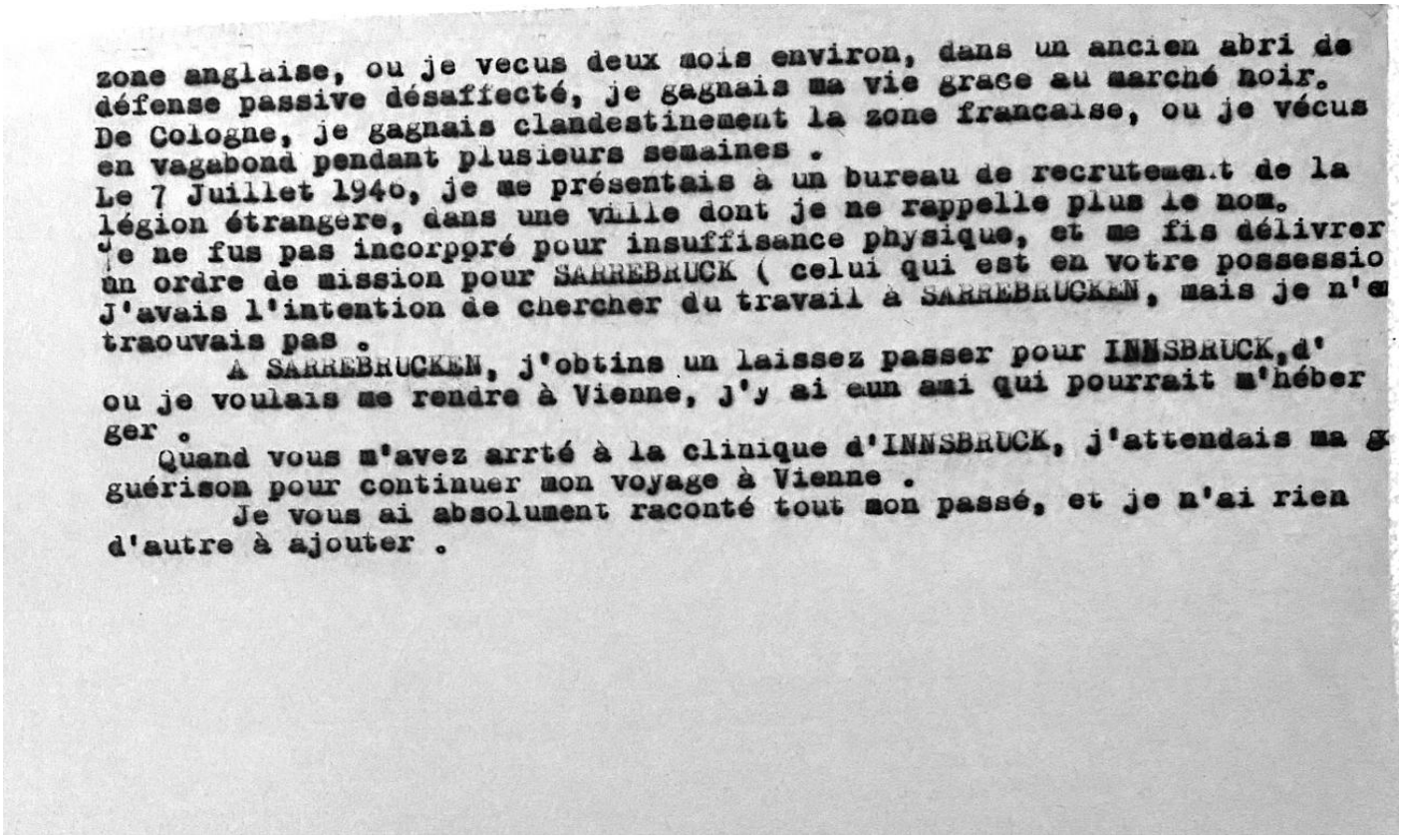
Le lendemain voulant voir ce qui restait du village, j'y retournait par curiosité. J'y arrivais au moment ou des SS commencaient à creuser une fosse à droite de l'église .

Les corps carbonisés qui se trouvainet dans l'église furent jetés dans cette fosse, je pénétrais alors dans l'église pour voir ce qui en res- tait intérieurement, elle était encore pleine de cadavres, et je me rappelle avoir vu plusieurs voitures d'enfant. Peu avant midi, je retournais à NIEUL, et traversais ORADOUR, je vis encore quelques cada vres qui gisaient dans les rues, si je me souviens bien, les cadavres n'étaient pas brulés. Je quittais ORADOUR définitivement, je n'ai ja- mais pu savoir exactement les motifs des massacres et incendie d'ORADOUR Je crois d'ailleurs avouer que cela ne m'intéressait guere, Le bruit couru cependant propagé par nos Officiers que les habitants d'Oradour avaient tués des soldats de la WERMAGHT .

Voici les noms de quelques uns de mes chefs qui dirigeaient les opé- rations d'Oradour: SSOBERSFUHRER PECKMANN, SS HAUPTFUHRER HECHT, SS INTERSTURMFUHRER ZILKE, SS HAUPTCHARFUHRERUNDERTPFENNING, SS OBERCHAR FUHRER MAYER, SS INTERCHAR FUHRER STEIHMANN .

Dans la journee du 12 Juin, nous quittames NIEUL pour conti- nuer notre route . Je me rappelle être passé à TULLE, des pendaisons a accompagnerent notre passage dans cette ville , je ne pourrais dire le nombre exact des condamnés, peut-être trente ou quarante, d'ailleurs je n'ai pas participé à ces pendaisons en tant qu'egécutant, j'ai seu lement fait à plusieurs reprises partie de pelotons d'éxécutions, sans que je puisse toutefois précisser le nombre de personnes que j'ai fusi llées, il y en eu beaucoup et je ne les ai pas comptées, de même je ne pourrais dire le nom des villes et villages ou ces exécutions eurent lieu, au cours de notre péciple a travers la France , vers la fin de Juin, début Juillet nous étions au front face à des unités américaines de débarquement . Apres de nombreux combats, ce fut pour nous la retr iate vers l'allemagne , retraite au cours de laquelle j'avoue avoir pasticipé à de nombreuses éxécutions et pillages . Apres la retraite de France, ce furent en 45 les combats sur le sol allemenad. Concernant cette période, je n'ai rien à déclarer . Le 6 mai 1945, je fus fait p prisonnier par les américains à SCHARZENBERG et interné au camp de MOLLEN d'ou je m'évadais, en traversant l'Elbe. Avant mon évasion ce camp était passé sous controle britanique . Il fait partie de la zone anglaise actuellement . Quand je me suis évadé de ce camp, en Juin ou Juillet 1945, le SS OBERCHARFUHRER MAYER qui fut particulièrement cru el à Oradour, et dont je vous ai cité le nom ci dess,us, se trouvait encore au camp de Mollen/elbe.

Apres mon évasion je gagnait la silésie(zone polonaise) ou je tacha de retrouver mes parents à MINSTERBERG, j'appris qu'ils avaient été tués par les troupes polonaises. N'ayant plus acune attache familiale dans ce village, je quittais la zonepolonaise, et passait clandestine ment la frontière de la zone russe d'allemagne, je restas deux à trois mois dans cette zone àhalbersden à HALBERSDEN dans un centre de refugié . En septembre 1945, je gagnais clandestinement COLOGNE;



zone anglaise, ou je vecus deux mois environ, dans un ancien abri de
défense passive désaffecté, je gagnais ma vie grace au marché noir.
De Cologne, je gagnais clandestinement la zone francaise, ou je vécus
en vagabond pendant plusieurs semaines .
Le 7 Juillet 1940, je me présentais à un bureau de recrutement de la
légion étrangere, dans une ville dont je ne rappelle plus le nom.
Je ne fus pas incorporé pour insuffisance physique, et me fis délivrer
un ordre de mission pour SARREBRUCK (celui qui est en votre possessio
J'avais l'intention de chercher du travail à SARREBRUCKEN, mais je n'e
traouvais pas .
A SARREBRUCKEN, j'obtins un laissez passer pour INNSBRUCK,d'
ou je voulais me rendre à Vienne, J'y ai eun ami qui pourrait m'héber
ger .
Quand vous m'avez arrté à la clinique d'INNSBRUCK, j'attendais ma g
guérison pour continuer mon voyage à Vienne .
Je vous ai absolument raconté tout mon passé, et je n'ai rien
d'autre à ajouter .

Freie deutsche Übersetzung des Textes, inkl. Korrektur der Ortsnamen, wenn möglich.
Ein Kommentar und ein weiteres Dokument zu der Angelegenheit folgen weiter unten.

No. 181

Sechsundvierzig, dritter Oktober

LOPPENS, christian *[sic!]*

INNSBRUCK

Mitgliedschaft in der Waffen-SS
Massaker in Oradour / Glane

JAGIENIAK,
Reinhardt

Kopie

Aufgrund eines Hinweises, dass ein gewisser JAGIENIAK, Reinhardt, der in der Augenabteilung der Universität Innsbruck hospitalisiert ist, wegen Ausweispapieren unzureichenden und verdächtigen Charakters vorgeführt wurde.

Leiter der Sicherheitsbehörde von TIROL

Wir verhören den oben Genannten, der, in unser Büro gebracht, auf mehrmaliges Nachfragen erklärt:

- 1 - zu seiner Identität:

Mein Name ist JAGIENIAK, Reinhardt, geboren am 16.7.1928 in MÜNSTERBERG (Schlesien), deutscher Staatsangehöriger, ohne Beruf, Eltern verstorben, ledig.

- 2 -
Zu den Fakten:

- Ich bin im Juli 1942 in die Waffen-SS eingetreten. Ich habe zu diesem Zeitpunkt aus Idealismus und nationalsozialistischer Überzeugung gehandelt, vielleicht weil ich nicht ausreichend darüber informiert war, was die Waffen-SS in Wirklichkeit war. Ich bin damals erst 14 Jahre alt gewesen.

Wegen meines jungen Alters wurde ich nicht sofort eingegliedert, trotz des lebhaften Wunsches, den ich dazu hatte, und so wurde ich erst im Januar 1943 in das vormilitärische Ausbildungslager GÖTTINGEN (Sachsen) geschickt. Dort verbrachte in kaum zwei Monate, wenn ich mich recht erinnere, acht Wochen. Nach dieser Zeit kam ich in das Lager von VAAL ***[Vahl bei Saarbrücken?]***, das viel militärischer als das vorhergehende war, und welches einen allgemeinen Abschnitt unserer Ausbildung bedeutete. Dort verblieb ich erneut acht Wochen und wurde im Juni 1943 zum Ausbildungslager HAMBURG-LANGENHORN geschickt, wo ich eine gründliche Kampfausbildung erhielt. Ich verließ dieses Lager am 5/1/44 vollständig ausgebildet.

Nachdem ich drei Wochen in einer Kaserne in HAMBURG gelegen hatte, wurde ich dann zur 18. SS-Panzer-Grenadier-Division *[Division „Horst Wessel"]* versetzt, die wenig später nach SCHWAZZENNEK am linken Ufer der Elbe verlegte *[wahrscheinlich Schwarzenbek, rechts der Elbe]*. Dort blieb ich bis Februar 1944, das Datum, zu dem die gesamte Division in den Süden von Frankreich transportiert wurde, aber ich erinnere mich nicht mehr genau, wo

wir ausgeladen wurden. Ich meine allerdings, daß die erste französische Stadt, an die ich mich erinnere, an der Atlantikküste lag.

Unglücklicherweise habe ich alle diese französischen Namen vergessen, deren Orthographie und Aussprache mir fremd waren, und an die ich mich allgemein nicht mehr erinnern konnte.

Auf jeden Fall weiß ich, daß wir kurz nach unserer Ankunft in Frankreich an Einsätzen gegen den Maquis von Vercors teilnahmen. *[Das Unternehmen ‚Vercors' fand vom **21. Juli** bis Anfang August 1944 statt.]* Ich mußte mit meiner Einheit sieben oder acht Mal gegen die Résistance kämpfen. Zu jener Zeit erfüllte ich meine Pflicht als Kämpfer und könnte Ihnen nicht sagen, was mit den Gefangenen passierte, die wir zum Gefechtsstand der Kompanie führten, ich weiß nicht, was man mit ihnen machte, glaube aber, daß eine große Menge von ihnen erschossen wurden, darüber wurde Anfang Juni 1944 gemunkelt, unsere Division setzte sich in die Bretagne in Marsch, wo sie die Fronteinheiten gegen die Kräfte der Alliierten unterstützen sollte. Um unsere Position zu erreichen, mußten wir einen Teil Frankreichs durchqueren. Ich erinnere mich sehr gut der Namen von LIMOGES und TOULOUSE, doch meiner Kenntnis nach markierte kein besonderes Vorkommnis unseren Durchzug durch die Städte.

Übrigens waren wir derart an tägliche Schießereien und Kämpfe gewöhnt, alles begleitet von Exekutionen, daß es möglich ist, daß mich nichts besonderes bewegt hat.

Was ich nicht vergessen habe, weil dieses Dorf in meiner Erinnerung als besonders blutiger Name verblieben ist, das ist das Dorf ORADOUR / Glane.

Als wir am 10. Juni 1944 in Oradour ankamen, marschierten wir unter der Leitung der SS-Division DAS REICH, und einige Einheiten der SS-DIVISION „HITLERJUNGEN" *[SS-Division „Hitlerjugend"]* begleiteten uns. Ich gehörte zur 18. SS-Panzer-Grenadier-Division. In umittelbarer Nähe des Dorfes angekommen, wählte der Kompaniechef einige von uns aus, um mit der Durchsuchung der Häuser zu beginnen, während andere den Befehl erhielten, den Ort zu umzingeln und eine Batterie automatischer Waffen aufzustellen, um alle zu erschießen, die zu fliehen versuchten. In Anbetracht meines jungen Alters wurde ich der zweiten Gruppe zugeteilt und nahm mit meinem MG Aufstellung. Ich behielt diese Stellung nur ungefähr eine halbe Stunde, dann drang ich in das Dorf ein. Zu jenem Zeitpunkt hatte noch keine massive Exekution stattgefunden, und nur einige vereinzelte Schüsse waren abgegeben worden. Wenn ich mich recht erinnere, war es ungefähr 14 Uhr. Es wurden nur Häuser zur Durchsuchung aufgesucht. Viele von Angst ergriffene Bewohner waren in die Keller geflüchtet, und nachdem ich meine Kameraden wieder getroffen hatte, half ich ihnen, die zu finden, die sich versteckt hatten. Jene, die ich auffand, wurden auf die Straße gestoßen und mußten unter Bewachung der SS eine Reihe bilden. Was mich anbetrifft, habe ich vier oder fünf in die Reihe gestoßen.

Ich erinnere mich sogar, daß ich im Laufe dieser Operation von meinem Gewehr Gebrauch gemacht habe. Als ich einen Mann aus einem Haus heraustreten ließ, einem, daß an der Straße lag, machte er Miene Widerstand zu leisten. Ich dachte, er wolle sich auf mich stürzen und tötete ihn mit einem Gewehrschuß aus nächster Nähe. In allen Häusern fanden ähnliche Festnahmen statt. Frauen und Männer wurden zur Straße gebracht und in Reihe aufgestellt. Wenn diese gebildet war, wurde sie zum Marktplatz geleitet. Weil ich meinen Durst löschen wollte, folgte ich dieser nicht sofort und leerte zuvor eine Flasche Wein in einem Haus. Ich nahm ebenfalls einen Vorrat von Wein, Schinken, Brot und Wurst, Dann sammelten wir, auf Befehl unserer Chefs, alle Dinge, die für uns von Interesse waren oder einen gewissen Wert hatten, wie Fahrräder, Nähmaschinen, Radioapparate, Schreibmaschinen, Decken, Grammophone, wie auch bestimmte Möbelstücke, Matratzen und Kochgeschirr. Wir nahmen auch das gesamte Geld, das wir finden konnte und leerten die Hühnerställe. All diese Befehle führte ich gemeinsam mit meinen Kameraden aus.

Als diese Arbeit beendet war, begab ich mich zum Dorfplatz. Die Männer waren von den Frauen getrennt und entlang einer Mauer aufgestellt worden, mit den automatischen Waffen in ihrem Rücken und dem Verbot sich umzudrehen. Dann wurden sie zu mehreren Scheunen gebracht, während die Frauen unter Bewachung von MG-Schützen und mit Gewehren bewaffneten Soldaten blieben. Während sie auf dem Platz blieben, machten sich SS-Leute daran, die in den Scheuen verbrachten Männer mit Maschinengewehren und Maschinenpistolen zu erschießen. Von dort, wo die Frauen waren, konnte man das Schauspiel sehen. Ich selbst befand mich etwa dreißig Meter von einer Scheune entfernt, mit geladenem Gewehr, bereit auf jeden zu schießen, der fliehen wollte, und das aufgrund eines erhaltenen Befehls. Die Frauen waren von weitem bei der Ermordung ihrer Männer, Brüder, Söhne oder Väter anwesend, stießen Schreie aus, und einige machten Anstalten ihnen zu helfen. Jede Frau, die aus der Reihe heraustrat, wurde sofort niedergemacht. Die in der Gruppe der Frauen anwesenden Kinder schrieen vor Angst. Alle weinten. Ich schätzte die Zahl der SS-Männer, die ins Innere der Scheunen schossen, auf ungefähr fünfzig oder sechzig, die Operation dauerte meiner Ansicht nach etwa zehn Minuten. Als sie vorüber war, wurde mittels Flammenwerfern die Scheunen in Brand gesetzt. Während diese brannten, hielt ich mit anderen SS-Männern die Waffen bereit, um auf jeden zu schießen, der versuchen würde, aus den brennenden Scheunen zu entkommen. Ich muß zugeben, daß ich zweimal auf zwei Männer schoß, die versuchten, aus den Flammen zu entkommen. Möglicherweise waren sie nicht von den Salven der automatischen Waffen getötet worden, die dem Brand vorausgingen. Wir haben zu mehreren gleichzeitig geschossen, und wenn sie unter unseren Kugeln fielen, kann ich nicht genau sagen, ob ich im besonderen dafür verantwortlich bin.

Als sich kein Lebenszeichen mehr in den Scheuen zeigte und die Schreie der Männer aufhörten, bildeten wir eine Kette um die Gruppe der Frauen, die so zur Kirche gestoßen wurden. Wenn meine Erinnerung genau ist, war dort auch ein Pfarrer. Auf jeden Fall erinnere ich mich sehr gut der Einzelheit, die Sie mir nennen, daß einige Frauen Babys in Kinderwagen schoben.

Als alle in der Kirche waren, wurden die Türen geschlossen. Ich erinnere mich nicht mehr, ob vorher Salven von automatischen Waffen in die Kirche geschossen wurden, wie es bei den Scheunen der Fall war, doch ist dies gut möglich. Dann wurde durch die zerbrochenen Fenster Benzin ins Innere der Kirche geschüttet und das Feuer mit Hilfe der Flammenwerfer entfacht. Persönlich bin ich nicht in der Nähe der Kirche geblieben während sie brannte, ich bin katholisch und konnte das Geheul der Leute nicht ertragen, die lebendig in der Kirche verbrannten.

Einige Frauen versuchten, mit ihrem Kind durch die Fenster zu entkommen, sie wurden mit Salven aus Maschinenpistolen getötet.

Ich gehe dann wieder ins Dorf hinunter.*[sic!]* Gegen siebenzehn Uhr, wenn ich mich recht erinnere, erhielten wir den Befehl, alles in Brand zu setzen, was schnell erledigt wurde. Wir trugen alle Stroh, gossen Benzin darüber, und das Feuer wurde entzündet. Persönlich habe ich an allen diesen Tätigkeiten teilgenommen, weil ich den Befehl dazu erhalten hatte. Am Abend verließ ich ORADOUR im LKW, um ins benachbarte Dorf zu gelangen, ich glaube, das Dorf heißt NIEUL. Dort lag ich mit Kameraden in einer Schule. Bevor wir schliefen, aßen wir und tranken den Wein, den wir in ORADOUR mitgenommen hatten.

Am nächsten Morgen wollte ich sehen, was von ORADOUR übrig gebleiben war und kehrte dorthin aus Neugier zurück. Ich traf in jenem Moment ein, als SS-Männer dabei waren, eine Grube rechts von der Kirche auszuheben.

Die verkohlten Körper, die sich in der Kirche befanden, wurden in diese Grube geworfen. Ich ging dann in die Kirche, um zu sehen, was dort noch innen verblieben war. Sie war noch voller Leichen, und ich erinnere mich, mehrere Kinderwagen gesehen zu haben. Kurz vor Mittag kehrte ich nach NIEUL zurück, durchquerte ORADOUR und sah noch einige Leichen, die auf den Straßen lagen. Wenn ich mich recht entsinne, waren die Leichen nicht verbrannt, Ich verließ ORADOUR endgültig. Ich habe nie den genauen Grund für das Massaker und die Inbrandsetzung erfahren. Ich darf auch gestehen, daß mich dies kaum interessierte. Die Nachricht verbreitete sich inzwischen durch unsere Offiziere, daß die Einwohner von ORADOUR Soldaten der WEHRMACHT getötet hätten.

Hier einige der Namen meiner Vorgesetzten, die die Operationen in ORADOUR leiteten:
SS OBERSFUHRER PECKMANN, SS HAUPTFUHRER HECHT, SS INTERSTURMFUHRER ZILKE, SS HAUPTSCHARFUHRER UNDERTPFENNING, SS OBERSCHARFUHRER MAYER, SS INTER CHARFUHRER STEIHMANN. *[Die Orthographie des französischen Protokolls wurde hier beibehalten.]*

Im Laufe des 12. Juni verließen wir NIEUL, um unseren Weg fortzusetzen. Ich erinnere mich, durch TULLE gekommen zu sein, Erhängungen begleiteten unsere Durchfahrt durch diesen Ort. Ich könnte die genaue Zahl der Verurteilten nicht nennen, vielleicht dreißig oder vierzig. Übrigens habe ich nicht an diesen Erhängungen als Ausführender teilgenommen, ich habe nur mehrfach an Erschießungskommandos teilgenommen, ohne indessen die Zahl der Personen, die ich erschoß, präzisieren zu können. Es waren viele, und ich habe sie nicht gezählt.
Ebenso könnte ich nicht die Namen der Städte und Dörfer nennen, wo diese Exekutionen im Verlauf unserer Fahrt durch Frankreich stattfanden. Gegen Ende Juni, Anfang Juli, lagen wir an der Front den amerikanischen Landungseinheiten gegenüber. Nach zahlreichen Kämpfen kam für uns der Rückzug nach Deutschland, ein Rückzug, ich gestehe es, bei dem ich an zahlreichen Exekutionen und Plünderungen teilnahm. Nach dem Rückzug aus Frankreich gab es 45 die Kämpfe auf deutschem Boden. Was diese Zeit anbelangt, habe ich nichts zu erklären. Am 6. Mai 1945 wurde ich von den Amerikanern in SCHARZENBERG *[wieder Schwarzenbek?]* gefangen genommen und im Lager MOLLEN *[Mölln?]* interniert, aus dem ich flüchtete, wobei ich die Elbe überquerte. Vor meiner Flucht war das Lager unter britische Aufsicht gestellt worden. Es gehört augenblicklich zur britischen Zone. Als ich aus jenem Lager floh, im Juni oder Juli 1945, befand sich der OBERCHARFUHRER MAYER, der in ORADOUR besonders grausam war, und dessen Name ich Ihnen oben genannt habe, noch im Lager Mollen/Elbe.

Nach meiner Flucht gelangte ich nach Schlesien (polnische Zone), wo ich versuchte, meine Eltern in MINSTERBERG *[Münsterberg]* wiederzufinden. Ich erfuhr, daß sie von den polnischen Truppen getötet worden waren. Da ich in dieser Stadt keine Verwandten mehr hatte, verließ ich die polnische Zone und überquerte heimlich die Grenze zur russischen Zone Deutschlands. Ich blieb zwei bis drei Monate in dieser Zone in HALBERSDEN *[Halberstadt?]* in einem Zentrum für Flüchtlinge. Im September 1945 gelangte ich heimlich nach KÖLN in der englischen Zone, wo ich ungefähr zwei Monate in einem ungenutzten Schutzraum lebte. Ich verdiente meinen Lebensunterhalt Dank des Schwarzmarkts. Von KÖLN gelangte ich heimlich in die französische Zone, wo ich als Vagabund für mehrere Wochen lebte.

Am 7. Juli 1946 meldete ich mich bei einem Rekrutierungsbüro der Fremdenlegion in einer Stadt, an deren Namen ich nicht mehr erinnere.

Ich wurde wegen körperlicher Uneignung nicht aufgenommen, und man gab mir einen Marschbefehl nach SAAREBRUCK *[Saarbrücken]* (der sich in Ihren Besitz befindet).

Ich hatte vor, in SAAREBRUCKEN *[s.o.]* Arbeit zu suchen, fand aber keine.

In SARREBRUCKEN *[s.o.]* erhielt ich einen Passierschein nach INNSBRUCK, von wo aus ich meine Reise nach Wien fortsetzen wollte.

Als Sie mich in der Klinik in INNSBRUCK festnahmen, wartete ich auf meine Genesung, um meine Reise nach Wien fortzusetzen.

Ich habe Ihnen meine gesamte Vergangenheit erzählt und habe nichts hinzuzufügen.

Wer die tatsächlichen Sachverhalte zur Kenntnis genommen hat, wird die Widersprüche dazu in diesem „Geständnis" des ehemaligen SS-Soldaten **Reinhardt Jagieniak** nicht übersehen können. Er hat alles mögliche vergessen, vor allem alle Ortsnamen; aber ausgerechnet jene, die in engerem Zusammenhang mit den Geschehnissen in Oradour stehen, sind ihm im Gedächtnis geblieben, obwohl ihm ansonsten Aussprache und Orthographie jener Namen völlig fremd waren, wie er sagt. Er weiß nicht mehr, wieviele Zivilisten und Maquisards er und andere wo getötet haben, aber an die Erhängungen in Tulle kann er sich genau erinnern. Selbst eine Zahl nennt er, wenn auch die falsche, usw. usf.. Um es kurz und **realistisch** zu machen: Der eingeschüchterte und erst nach „mehrmaliger Aufforderung" aussagebereite 18-Jährige bekommt alles in der einen oder anderen Weise **vorgesagt** und sagt dann ***„Ja"*** dazu. Daß er in der Lage gewesen wäre, das fertige, in französischer Sprache abgefaßte Protokoll kontrollierend durchzulesen, zu bestätigen oder Änderungswünsche zu formulieren, erscheint praktisch **ausgeschlossen**. Auch ob man ihm bei dieser Art von Verhörmethode das fertige Protokoll dann auch in deutscher Übersetzung vorgelegt, oder durch den Dolmetscher das französische hätte simultan übersetzten lassen, scheint ebenfalls **auszuschließen** zu sein.

Doch selbst wenn all diese üblichen Regularien beachtet worden wären, stimmt im „Geständnis" bzgl. des persönlichen Erlebens und Handelns **nichts** - außer den Personalien des jungen Mannes, seinen Angaben zur Ausbildung bei der Waffen-SS und der Schilderung, wie es ihm nach der Flucht aus der Gefangenschaft ergangen ist. Die angegebenen Namen seiner Vorgesetzten sind schlicht gesagt ein Witz. Das Vernehmungsergebnis ist folglich eine **vollkommen unbrauchbare** Grundlage zur Rekonstruktion der Ereignisse in Oradour und spiegelt allein das wider, was sich zum Zeitpunkt dieser Vernehmung - Oktober 1946 - bereits als Rekonstruktion der Vorgänge **französischerseits**, auch durch die bereits erschienenen beiden Publikation von Poitevin und Pauchou/Masfrand, als authentischer Ablauf erwiesen zu haben schien.

Dabei wird hier dann in Innsbruck noch einiges „draufgesetzt", bzw. im Vergleich mit den genannten offiziellen Darstellungen, **regelrecht verfälschend** hinzugefügt. Die Frauen und Kinder müssen die Erschießung der Männer aus unmittelbarer Nähe mit ansehen - juristisches Merkmal der „besonderen Grausamkeit" - und für die Inbrandsetzung wird die Verwendung von **Flammenwerfern** behauptet. Ob letzteres ein Einfall des in die Enge getriebenen Jagieniak selbst war, oder eine ihm von dem fantasievollen Vernehmer (Christian **Loppens** - war er möglicherweise frankophoner Belgier?) suggerierte Idee war, muß dahingestellt bleiben. Weitere derartige Ausschmückungen sollen hier gar nicht mehr genannt werden.

Tatsache ist, daß im Prozeß von Bordeaux das „Geständnis" Jagieniaks **keine Rolle** spielte, der junge Mann zudem **nicht** mit auf der Anklagebank saß. Daß er in Bordeaux gleichwohl „in Abwesenheit" **verurteilt** wurde, wäre dann als Kuriosum einzuschätzen, wenn man nicht annähme, daß es sich dabei um jene generelle Verurteilung wegen „Mitgliedschaft in einer verbrecherischen Organisation" handelte, der Waffen-SS also, ansonsten aber Jagieniak **wegen Oradour** ein ***„non lieu"*** erhielt. Doch warum dafür noch 1953 die Todesstrafe?

Jahre später, als die erneuten Ermittlungen der Dortmunder Staatsanwaltschaft im Gange waren, wurde 1979 auch Reinhardt Jagieniak vorgeladen und machte seine Aussage. Das Ergebnis waren die in der **Einstellungsverfügung** von **OStA Schacht** formulierten Sätze, die als Kopie aus dem originalen Schriftsatz hier eingefügt werden. Sie lassen an juristisch-sachlicher Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig, wobei das Kuriosum einer Verurteilung zum Tode in Abwesenheit ebenfalls benannt wird. Wie 1946 das Verhör in Innsbruck ablief, hatte Jagieniak dem Staatanwalt ebenfalls berichtet, der diese Schilderung in indirekter Rede in das Protokoll übernahm.

4. Der Beschuldigte Jagieniak ist in Frankreich deshalb angeklagt worden, weil er sich selbst der Teilnahme an dem Massaker in Oradour bezichtigt hatte.

Der Beschuldigte hatte ausgesagt, er habe der 3. Kompanie der 18. SS-Panzer-Grenadier-Division angehört. Er habe mit seiner Einheit an der Aktion in Oradour teilgenommen, in deren Verlauf er u.a. auf Männer geschossen habe, die aus einer mittels Flammenwerfern in Brand gesetzten Scheune hätten fliehen wollen.

Am 19.12.1947 hat der zwischenzeitlich nach Frankreich verbrachte Beschuldigte vor dem Untersuchungsrichter seine Aussage widerrufen und nunmehr behauptet, er sei nie in Oradour gewesen.

Gegenüberstellungen mit Lenz (+), Pfeufer, Boos, Busch, Graff, Grienenberger, Daul, Elsaesser, Lohner (+) und Weber, Henri verliefen negativ.
Jagieniak ist daraufhin nach Deutschland entlassen, dennoch aber in Abwesenheit verurteilt worden.

In seiner verantwortlichen Vernehmung im vorliegenden Verfahren hat der Beschuldigte Jagieniak u.a. ausgeführt, in Oradour sei er nie gewesen. Er habe sich während des Krieges überhaupt nicht in Frankreich aufgehalten. Er sei bei seiner ersten Vernehmung durch französische Behörden derart bedrängt worden, daß er schließlich nur noch seine Ruhe hätte haben wollen und zu allem ja gesagt habe, was ihm der französische Vernehmungsbeamte über die Geschehnisse in dem französichen Dorf vorgetragen habe.
Die Einlassung des Beschuldigten ist nicht zu widerlegen.

Nach den getroffenen Feststellungen hielt sich die 18. SS-Freiwilligen-Panzer-Grenadier-Division "Horst Wessel", der der Beschuldigte nach seinen Angaben in dem französischen Verfahren angehört hat, zum Tatzeitpunkt (1o.6. 1944) nicht in Frankreich auf.
Gegen eine Tatbeteiligung des am 16.7.1928 geborenen Beschuldigten spricht zudem, daß er zum Tatzeitpunkt erst 15 Jahre alt war.

Schließlich stimmen seine Angaben über das Zustandekommen seines "Geständnisses" mit denen anderer Mitbeschuldigter und Zeugen (Elsaesser, Graff, Grienenberger, Jankowski und Stadler) überein, wonach Vernehmungspersonen die Vernommenen, zum Teil durch Schläge, zur Abgabe falscher Erklärungen genötigt oder dies versucht haben.

Da im übrigen der Beschuldigte Jagieniak durch Zeugenaussagen oder sonstige Beweismittel nicht belastet wird, ist das Verfahren gegen ihn einzustellen.

Mit einiger Wahrscheinlichkeit waren auch die Mitglieder der Dortmunder Ermittlergruppe, OStA Brendel, Kriminalhauptkommissar Willms und Historikerin Dr. Erkenbecher, mit diesem „Geständnis" von 1946 konfrontiert.
Der Verfasser ist sich aber beinahe sicher, daß im Fall des Falles selbst ihnen dieses Schriftstück nicht ganz geheuer gewesen sein dürfte.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~